

Sept jours. Sept nuits

par André LANG

Coups de patte et coups de chapeau. Une m...

Un éditeur qui se pique de lettres, Bernard Grasset, pour l'appeler par son nom, vient d'attirer une fois de plus l'attention du monde littéraire par deux initiatives qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre.

La dernière en date n'est pas la moins surprenante : Grasset publie les *Souvenirs* de Mme Georgette Leblanc, livre triste et très pitoyable d'une amoureuse dévorée par ses souvenirs, et qui ne se résigne pas à souffrir sans se plaindre. Jusque-là, rien que de très naturel. L'œuvre est pénible et déplaisante, mais elle n'est pas négligeable ; c'est un document. Mais ne voilà-t-il pas que Grasset préface longuement le volume — pages d'ailleurs fort subtiles et substantielles, — et qu'il enguirlande proprement son auteur ! Le procédé est, pour le moins, inattendu, et je suis extrêmement surpris que personne, à ma connaissance, n'ait encore dénoncé le dangereux précédent qu'il crée ! Où allons-nous si les éditeurs se mettent à vouloir briller aux dépens de leurs auteurs ! Encore, si tous devaient avoir le tact et la syntaxe de Grasset, il n'y aurait que demi-mal, mais il en est des éditeurs comme des romanciers, les meilleurs n'améliorent pas les autres.

Voyez-vous un directeur de théâtre prévenant solennellement le public, avant le lever du rideau, que la pièce qu'il a montée est fort discutable, que l'inspiration en est mauvaise, et que l'auteur eût mieux fait de se taire ? On enregistrerait une certaine « sensation », comme on dit chez les parlementaires. Et j'avoue que si j'étais à la place de l'auteur, c'est une petite plaisanterie que je ne prendrais pas très bien...

Maintenant, Bernard Grasset me répondra peut-être que Mme Georgette Leblanc est ravie qu'il ait si justement dit à sa place ce qu'elle ne voulait pas dire, et qu'elle souhaitait pourtant, en son for, qui fût dit... Alors, je n'ai rien dit !

Voyons l'autre initiative : Spirituelle et paradoxale, et peut-être excellente après tout. Elle consista à transformer André Gide en homme sandwich, au profit du nouveau roman, charmant et profond, d'Henri Duvernois : *Les Sœurs Hortensia*. La chose m'amusa sans doute plus qu'un autre, parce que je m'y trouvais indirectement mêlé. Effectuant, pour *les Annales*, l'an dernier, un petit voyage dans la République des Lettres, j'avais naturellement sonné chez André Gide. On peut ne pas l'aimer, mais c'est un homme qui compte.

Un après-midi, à Lyon, Henri Béraud qui le combattait jadis, à visage découvert, comme il sait combattre, ne le saluait-

il pas ainsi, pour la même enquête : « ce maître écrivain... agaçant et attirant, cet homme habile, scandaleux et prudent, ce solitaire toujours public, ce menteur sincère, ce moteur à glace ?... » Féroc coup de chapeau, mais coup de chapeau tout de même !

Quoi qu'il en soit, je fus heureux que Gide me confiât avoir « découvert », par hasard, Duvernois, à la faveur d'une attente sur le quai de la gare de Carcassonne, où il acheta *Edgar*. Quand parut l'interview, je crus qu'on allait souligner, dans la presse, ce qu'avait d'assez rare, et d'assez chic en somme, l'hommage de l'homme à la tour d'ivoire. Je me trompais. On ne souligna rien du tout. J'en conclus un peu vite que les confrères étaient des envieux. La vérité est qu'ils n'avaient probablement pas lu l'article. Mais ce sont des choses dont on ne s'avise pas quand on l'a écrit...

Seulement, Grasset l'avait lu. Et quand parurent *Les Sœurs Hortensia*, le mois dernier, il glissa dans le roman, en guise de prière d'insérer, le mot de Gide sur Duvernois. Cette fois, la déclaration ne passa pas inaperçue. Mais, pauvre Gide ! Que ne prit-il pas pour son grade ? « Quoi, il ne connaissait pas Duvernois ? Non ? Sans blague ? ! » A son tour, l'auteur d'*Edgar* sourit de la fausse fraîcheur, de la perfide naïveté de ces gentils propos. Après avoir justement rappelé que les *Mémoires* de Saint-Simon, par exemple, ne sont pas toujours coupés dans les meilleures bibliothèques..., il écrivit : « ... A plus forte raison ne doit-on pas s'étonner qu'une œuvre contemporaine échappe en totalité ou en partie à ceux qui n'exercent pas de critique proprement dite... Et les critiques eux-mêmes ? Comment voulez-vous qu'ils s'y reconnaissent, à la cadence de dix livres nouveaux par jour !... Alors, quand un écrivain que l'on admire, consacre un après-midi ou une nuit à vous lire et, l'ayant fait, tient à exprimer publiquement son plaisir, on serait mal venu de le lui reprocher, n'est-ce pas ?... »

La digression m'a entraîné. Revenons à l'initiative de l'éditeur transformant Gide en homme-réclame. N'est-ce pas une idée singulière, commercialement parlant, s'entend ? Car l'auteur de *Paludes* n'a pas précisément l'oreille du grand public. Je serais bien curieux de savoir dans quelle mesure l'autorité de Gide a influencé la vente des *Sœurs Hortensia*. Quel succès pour l'élite si elle est vérifiable, et qu'elle se révèle heureuse ! Ce sera l'âge d'or pour les littérateurs. Les moins de trente ans n'oseront plus mépriser les plus de cinquante. Voilà ce qu'aura fait le « moteur à glace » ! Qui ne sera gidien ce jour-là !